

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 66 (1927)  
**Heft:** 9

**Artikel:** Le parapluie  
**Autor:** Armand, Georges  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-220913>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 09.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

châotâve et piaftâve quemet on diabllio ein einfe. Pardine! avoué sa serpe, l'avâi tsappiâ la brante, ti les ratons s'étant déapti de s'einsauvâ, et l'iguie frecassive le piaute à Fanfonet, tot bouma-meint. Et pi, l'a fe cein que fa l'iguie : l'a traci dein lè perte dão greni po allâ de lo lhi à l'hommo, dein lo pailo. Lâi avâi rein dein la brante que dûve quîve de ratte, onna piaute, et la quenohiette dé maïs.

Pas moian de drumi avoué tot cein ! Fanfonet l'a peindri sa couatte, sa couverte et sé dou draps âo sélao. L'a eintortolhî sè duve piaute dein dé la ouate, et l'est allâ à cabaret po contâ quienna pouetta né l'avâi passâ, et quemet l'avâi étsâodâ sè piaute et laissi corr le ratons.

Tsacon l'o bin rizû dâi ratons à Fanfouet.  
Suzette à Djan-Samuëct.

**La Patrie Suisse.** — C'est à Pestalozzi, comme il convenait, qu'est, en bonne partie, consacrée la « Patrie Suisse » du 16 février (No 875) : reproduction de divers portraits, en particulier de la belle œuvre de Schöner ; vues des maisons où il est né, où il a vécu, où il est mort ; vues de Neuhof, de Berthoud, de Stans, d'Yverdon, de sa tombe et de celle de sa femme, des monuments, des statues qui lui ont été élevées. — C'est ensuite une série de magnifiques illustrations évoquant l'église de Prilly près Lausanne, dont la restauration vient de s'achever, reproduisant de sensationnelles peintures dont Louis Rivier l'a décorée, montrant l'artiste dans son atelier. — C'est encore l'inauguration de la Maison du Soldat de Pierre-Pertuis, à Sion, la canalisation d'eau potable d'Arbon, le curieux gazonmètre de Schaffhouse, un bon portrait de l'écrivain Vincent Vincent, la page des sports : hockey sur terre, patinage à St-Cergue, ski, etc., la belle vue sur le Léman et les Alpes qu'offre St-Cergue, etc. Comme exécution, comme présentation, ce numéro est très beau, vraiment, et tout à fait réussi. E. C.

#### SELON QUE VOUS SEREZ PUISSANTS OU MISERABLES

**O**NÉSIME Torche était huissier du Conseil d'Etat depuis environ 25 ans. Comme homme, c'était un bon homme, le cœur sur la main, gai, travailleur et qui n'aurait pas fait de mal à une mouche. A côté de toutes ces qualités, il avait un petit défaut, il est bien permis d'en avoir au moins un ; il multipliait avec assez de facilité et chaque jour un nombre X de deux décis, qu'il prenait en allant faire les commissions de ces Messieurs.

N'allez pas croire qu'il en abusait. Oh, ça, non ! Il avait trop conscience du mandat dont il était investi et des responsabilités qui en résultait, pour s'arrêter au bon moment ce qui, à ce qu'on dit, est assez difficile. De temps en temps, le dimanche, il se croyait autorisé de rentrer une petite raguillée, estimant que la liberté était la liberté, que le vin était fait pour le boire, qu'il fallait encourager nos vigneronnes et que du moment qu'il était en congé régulier, personne au monde, pas même M. le Conseiller, n'avait le droit de discuter cet écart. Cependant, sa femme n'était pas contente et lui faisait doucement, oh, bien doucement, quelques reproches. Elle lui disait, tu verras, un beau jour ça te jouera un tour, tu verras ! Onésime qui avait le vin gai, lui chantait « Viens dans ma nacelle » l'embrassait sur les deux joues, ce qui avait le don de la mettre immédiatement de bonne humeur et ils allaient tous deux dos à dos paisiblement se mettre au lit.

Un beau dimanche, cependant, les prédictions de Françoise Torche se réalisèrent. Onésime ayant mangé une bonne fondue qu'il avait copieusement arrosée eut une indigestion qui l'empêcha de se rendre à son travail le lundi matin. Françoise s'en fut trouver M. le Conseiller pour excuser l'absence de son mari. Celui-ci la questionna, n'eut pas de peine à la faire avouer qu'il avait exagéré le jour avant et se promit de lui dire deux mots à sa rentrée. Le mardi, Onésime était présent à son poste à l'heure, rasé de frais. Il ne se sentait rien tant à son aise et quand les deux coups de sonnette se firent entendre, son cœur se mit à battre un galop qui n'était pas fait pour lui donner de l'assurance. Il est vrai qu'il pressentait que quelque chose allait se passer ; mais, mon Dieu, après tout, c'était la première fois ! Il prit

la correspondance et d'un pas qu'on peut qualifier de ferme, se dirigea vers le bureau de M. le Conseiller. Il frappa le coup de convenance et sur le « entrez » traditionnel, pénétra dans son bureau. Il déposa sa correspondance et s'apprêtait à se retirer, heureux d'en être quitte à si bon compte, quand un « Dites-voir, huissier Torche ! » qui lui fit glisser un frisson le long de l'échine, l'arrêta.

— Il paraît que vous avez été malade hier ?

— Oui, Monsieur le Conseiller !

— Avez-vous bien souffert ?

— C'est épouvantable, Monsieur le Conseiller, j'ai dû attraper froid, alors, vous comprenez !

— Ce que je comprends le mieux, c'est que vous vous êtes saoulé dimanche !

— Oh ! alors, Monsieur le Conseiller !

— N'essayez pas de nier, je suis renseigné et il ne faudra pas que pareille chose se reproduise, parce qu'alors je verrai à prendre des mesures !

Onésime qui était un bocon fier ne put supporter cette admonestation et surtout le ton sur lequel elle était faite et répliqua énergiquement !

— C'est la première fois en vingt-cinq ans !

— C'est égal, c'est inadmissible pour un employé de l'Etat ! Vous vous êtes saoulé, reconnaissiez-le et ne recommencez pas, allez !

Notre huissier qui ne pouvait admettre d'être jugé aussi sévèrement pour avoir manqué son service une petite fois en vingt-cinq ans, s'arrêta sur le pas de la porte et dit :

— Oh, c'est sûr, quand ça arrive à un huissier, on dit qu'il est g..... mais quand c'est à M. le Conseiller, on prétend qu'il est fatigué !... puis sortit.

M. Chamot.

Dans le bureau d'un ministère, un huissier se présente au directeur.

— Il y a là un muet qui voudrait parler à Monsieur.

— Etes-vous bien sûr qu'il est muet ?

— Certainement, c'est lui qui me l'a dit.

#### LE TRIANGLE

**E**UE, Dia, hop... des cris se font entendre. Des grelots secouent dans l'air leurs tintements argentins qu'assourdit un peu la neige qui tombe.

Quel est ce tintamarre au milieu de la place ? Que signifie ce rassemblement ? C'est le triangle. — C'est le départ de cette énorme machine, que l'on a vue, depuis le commencement de l'hiver, reposer sur la place de l'église. — Aujourd'hui, l'heure est venue pour lui de sortir de son sommeil. Il va maintenant prendre vie, et c'est pour les enfants une joie de voir tout ce mouvement, de se sentir au milieu de tout ce bruit. Les chevaux, placidement, sont là, qui attendent. La tête enfouie dans leurs sacs d'avoine, ils secouent de temps en temps leurs colliers. Alors un carillon remplit la place et s'accorde avec l'air de fête du paysage.

Sur la porte de son magasin, l'épicier regarde ; il oublie le froid et participe à la joie.

Mais les bouées ; ce sont les bouées qu'il faut voir. Quelle affaire pour eux ; quelle fête. Emmitouflés dans leurs bonnets et leurs écharpes, ils tournent autour du triangle immobile, enfonçant dans la neige jusqu'au ventre. Ils crient, rouges de froid et de plaisir. Adieu les devoirs ; on n'assiste pas à pareille fête tous les jours.

Enfin, les huit chevaux sont à leur place. Ils sont débarrassés de leurs musettes. L'on a dégagé un peu la route pour faciliter le départ. Les hommes, avec leurs guêtres de cuir et leurs mitaines, ont jeté la pelle sur l'épaule.

Un vigoureux hue, dia ébranle l'air.

Alors un bruit assourdissant de clochettes monte dans l'air. Les chevaux se cabrent. L'effort est énorme pour démarrer ; car la neige est lourde et épaisse. Un homme à longue moustache a saisi par la bride le premier cheval et répété son hue énergique.

Enfin, brusquement, la machine décolle ; elle s'avance au milieu du chemin, fendant la neige comme un navire les eaux. Les gamins hurlent de joie.

Tout le monde court aux fenêtres ; le coiffeur laisse un client matinal, la tête pleine de savon. Et qu'importe pour la ménagère que son lait soit sur le feu ; le triangle passe. Dans l'atelier, un ouvrier l'a signalé ; aussitôt tous sont debouts, regardent passer, dans la bousrasque et la neige, ce triangle qui laisse derrière lui un chemin régulier et praticable.

Puis il disparaît au contour, et le tintement des sonnettes s'affaiblit de plus en plus. Il va maintenant parcourir les longues routes de la commune, ouvrant entre les villages un bon chemin, et passant à travers la neige comme une idée généreuse au milieu de l'ignorance et de la stupidité.

Lorsque j'assiste au départ du triangle, je regrette toujours de n'être plus gosse. Alors je m'imagine qu'après le passage du triangle, la route ne devait plus se refermer. Mais il neigeait de nouveau...

Soyons aux idées généreuses comme j'étais à ce triangle lorsque j'étais enfant. Ayons confiance en elles. Croyons qu'elles nous ouvrent des voies qui ne se ferment pas et qui faciliteront à jamais les relations entre les peuples, lesquels, aujourd'hui encore, dans un monde qui se dit civilisé ont tant de peine à s'entendre et à s'aimer.

Globus.

**Elle n'aime pas le piano.** — La petite Marie veut imiter sa sœur qui vient de jouer un morceau de piano et tapote au hasard sur le clavier.

— Cesse donc, dit la sœur, tu ne sais pas jouer.

La petite se redresse et répond :

— Je joue aussi bien que toi, mais ce n'est pas le même morceau.

#### LE PARAPLUIE

**E**Le parapluie est d'origine végétale, comme sa cousine l'ombrelle. C'est le champignon qui, le premier, eut l'idée d'opposer aux intempéries un abri de forme convexe. Certaines fleurs adoptèrent le même dispositif pour se protéger du soleil et reurent, de ce fait, le nom d'ombellifères. Puis ce furent des arbres, comme le cèdre et le pin parasol. La mode se propaga rapidement, jusque chez les arbres fruitiers, comme l'indique le nom d'arbres à pépins, donné à certains d'entre eux : pommeiers, poiriers ou meloniers, et celui de pépinière, qui désigne l'endroit où l'on cultive les dits arbres à pépins.

Ceci montre bien que l'« intelligence des plantes » n'est pas un vain mot, car, pour ce qui est du règne animal, à aucun moment de son évolution, il ne semble avoir connu l'usage du parapluie.

Quand je dis « le règne animal », j'en excepte les hommes, bien entendu, et tout d'abord les Chinois, car ce fut chez eux que le parapluie fit si je puis ainsi parler, ses premiers pas. Après quoi, il gagna l'Europe. On le trouve en France vers le huitième siècle, où sous le nom de Pépin le Bref, il est l'apanage des maires du palais.

Insensiblement, au cours des siècles, on le voit gagner du terrain. Il s'introduit dans la bourgeoisie, puis dans le peuple et dans les campagnes. Son apogée est le dix-neuvième siècle, que l'on pourrait, à bon droit, nommer le siècle du parapluie.

Avant la guerre les savants distinguaient plusieurs sortes de parapluies :

1. Le parapluie offensif, ou parapluie des officiers en retraite, reconnaissable à son allure martiale ;

2. Le parapluie défensif, ou parapluie des vieilles filles, dont la mission sur terre était de protéger la pudeur du sexe faible contre les messieurs entreprenants ;

3. Le parapluie professoral, qui se portait derrière le dos ou bien accroché à la poche supérieure du pardessus.

4. Le parapluie méditatif, ou parapluie des vieux savants et des poètes. Se rencontrait surtout dans les jardins publics, au Luxembourg et aux Tuileries, où il passait son temps à piquer des idées dans la terre des allées, comme le trident du jardinier, des papiers et des feuilles sèches ;

Le parapluie aérostat, ou parapluie des grosses dames, qui était affligé d'une étrange manie : celle de vouloir, au moindre souffle du vent, entraîner sa propriétaire au sein des nuages.

Les parapluies de cette dernière espèce avaient généralement une fin misérable : l'eau boueuse du ruisseau les emportait, carcasses de martyrs grotesques, alors que les parapluies qui se respectent terminent leur carrière dans une honorable retraite, au bureau des objets perdus.

La guerre a porté au parapluie un coup dont il ne se relèvera pas. Les hommes se sont habitués à supporter le mauvais temps et ne s'embarrassent plus de cet engin qu'ils estiment encombrant et disgracieux. Quant aux femmes, elles ont à peu près réduit leurs parapluies aux dimensions d'un bâton de rouge. On peut dire qu'aujourd'hui le parapluie tend de plus en plus à disparaître, tout au moins le parapluie individuel et portatif.

Il cède progressivement la place à une sorte de parapluie collectif et muni de roulettes que l'on appelle taxi.

Je voulais, pour terminer cette monographie, vous parler de l'influence du parapluie sur l'esthétique de l'architecture, influence qui est sensible notamment dans le dôme des Invalides et la coupole de l'Institut. Mais je m'aperçois que je n'ai plus d'encre dans mon stylo. Ce sera pour la prochaine fois.

Georges Armand.

**Politesse.** — Maman. — Bébé, j'espère qu'en faisant la dinette avec tes petits amis, tu n'as pas repris deux fois du gâteau, comme je te l'avais recommandé.

Bébé. — Non, maman, j'en ai pris deux morceaux tout de suite.



#### LES DEUX DAMES DE CHEZ MARC-ANTOINE. (Suite).

— Si ces dames veulent descendre dîner.

C'est la vieille Catherine qui, du seuil de la chambre de Mademoiselle, convie pour le repas de midi. La cloche de Fiermont sonne à toute volée. Catherine est exacte. Hier soir, ces dames ont convenu qu'elles mangeraient en famille, sauf le matin. Et, comme il n'y a ici ni timbre ni gong, pour appeler les gens à l'heure des repas, Catherine fait l'office de héraut très dignement. Ce matin, à la cuisine, le bovairon, qui a vu un gong dans un hôtel de Leyzin, a bien proposé de tambouriner sur une plaque à gâteau, mais la servante a répondu, aigrement, que ses plaques « ne sont pas là pour faire du déterpin ».

— Et puis, a-t-elle ajouté, j'irai assez les appeler, ces dames, j'ai encore une langue, Dieu merci.

— Pour sûr, approuva Prutschy, le vacher, pour sûr, et une bonne...

Mais Catherine n'a pas daigné répondre.

\* \* \*

Avec ses trois petites fenêtres aux rideaux de mousseline blanche, aux lambrequins d'indienne claire, la grande chambre — la « chambre rangée » — semblait par sa gaïté avenante, souhaiter la bienvenue aux arrivants. Mme Dupertuis l'avait, pour le moment, transformée en salle à manger, car aux Sapiennes, maîtres et domestiques, fidèles aux vieilles traditions, mangeaient, à l'accoutumée, tous ensemble, dans la vieille et vaste cuisine, royaume de Catherine : mais, on ne pouvait imposer cette coutume à des dames de Paris.

Un table de milieu, couverte d'une nappe à damier et de services très corrects — la vieille argenterie des Dupertuis et des Burnier — invitait à s'asseoir. Des fleurs dans une coupe sur un guéridon. Fleurs des Alpes, rhododendrons, aux feuilles vert foncé doublées de rouille; gentianes printanières et gentianes dorées. Joli coup d'œil rustique, mais d'une rusticité riche.

Pauline, en entrant, prit une branche de rhododendron qu'elle mit à sa ceinture. Sur le gris perle d'un tailleur simple, mais du bon faiseur, ces corolles, les fines rose pâle, les autres presque pourpres mettaient une tache jolie. Mme Gerbier approuva :

— Délicieuses, ces fleurs, dit-elle. C'est d'une finesse !

— Et comme elles sont différentes de celles qu'on achète aux fleuristes, remarqua, un peu naïvement Pauline.

Tante Julie entraît. Elle salua gracieusement et s'informa de la santé de ces dames. Avaient-elles passé une bonne nuit ? Les chambres leur plaisaient-elles ? Si quelque chose manquait, ces dames n'avaient qu'à réclamer, on s'empressera à les satisfaire. La montagne n'est pas la ville, surtout Paris. Cela dit très gentiment, mais sans obséquiosité. Beaucoup plus comme une maîtresse de maison qui s'intéresse à ses invités que comme une hôtelière désireuse de retenir les clients. Pauline sentit fort bien cette différence et l'apprécia. Elle eût été, en quelque sorte, fâchée de s'asseoir à la table d'une aubergiste, elle ne l'était pas de voisiner avec cette personne simple qui parlait en propriétaire. Et elle regardait, un peu curieuse, un peu amusée, la vieille montagnarde, attirant dans son costume de maison.

Tante Julie n'avait jamais été coquette, mais elle avait toujours eu le respect de sa personne, ne négligeant jamais l'exquise propreté et certaines recherches bien féminines qui la rendaient, même dans sa mise de chaque jour, fort avenante. Sa robe de « popeline » grise datait sans doute de plusieurs années, mais on ne la remarquait pas. Son fichu de soie à franges, sa coiffe de tafetas garni de dentelles, tout cela n'était pas neuf, mais s'harmonisait merveilleusement. Et puis, jolie encore sous des cheveux grisonnantes, le visage un peu rond — visage des Burnier, disait-on dans la vallée — en encore très frais, très jeune, avec des yeux bleus pleins de gaité, un sourire bon et aimable, un air de douce sincérité. A côté d'elle la petite dame Gerbier, si fluette, si « minuscule », selon le mot du vacher Frutschy, paraissait une enfant vieillie, mais demeurée chétive et timide, malgré l'âge et les contingences de la vie, contingences d'ailleurs acceptées sans murmure, sans réaction.

Tante Julie indiqua du geste deux chaises.

— De ces deux places, mesdames, vous jouirez de la vue... Ah ! voici mon fils.

Un éclair d'orgueil dans les yeux bleus. Un haut-là-tête presque imperceptible.

— Voici mon fils !

Marc-Antoine salua. D'un coup d'œil, Pauline le détailla. La veille, elle l'avait simplement vu, pour ainsi dire, à la hâte, en passant. Maintenant, avec sa curiosité averte de Parisienne, un peu cosmopolite, elle le jugeait, elle le pesait, elle le taxait. L'examen ne fut ni favorable, ni défavorable. « Un peu paysan, pensa-t-elle, et mal habillé. » Assurément, le « complet », coupé et cousu par un tailleur de petite ville, n'avait ni le chic, ni le fini d'un vêtement parisien.

On se mit à table. Menu peu compliqué, mais cuine soignée. Catherine avait tenu à montrer ses talents.

— Il ne faut pas qu'elles se croient qu'il n'y a que leur Paris au monde. On sait aussi cuire une soupe et rotir un poulet, par chez nous.

Et, de fait, omelette, jambon, laitues entières, poulet et petits pois étaient des plus recommandables. Pauline mangeait de bel appétit, pas le moins du monde neurasthénique. Madame Gerbier, « très petite fourchette » félicita pour la succulence de la volaille.

— Exquise, en effet, approuva Pauline.

— Encore une aile, mademoiselle ? offrit tante Julie.

— Volontiers. C'est effrayant combien je mange. Vous allez me croire une ogresse.

— Tant mieux, mademoiselle. Mi vau allâ tsî lo bllandzi ke tsî lo meidozo, dit-on chez nous.

— Ce qui signifie ?

— Mieux vaut aller chez le boulanger que chez le médecin.

A ce sage propos, Mme Gerbier s'extasia sur l'excellence du lait et du beurre servis au petit déjeuner. Pauline demanda :

— C'est du lait de vos vaches, n'est-ce pas ?

Marc-Antoine, lorsqu'on parlait de leurs bêtes, se montrait toujours flatté et répondait volontiers :

— Oui, mademoiselle. Ou plutôt, d'une de nos vaches.

— Une spéciale ?

— C'est-à-dire, mademoiselle, que, pendant votre séjour, je fais mettre à part le lait d'une bête désignée, toujours la même.

— Son lait est meilleur ?

— Je ne dirai pas cela, mais si, par hasard, vous désirez, dans la journée, boire du lait frais, j'ai voulu qu'on ne le changeât pas.

— C'est trop aimable, remercia Pauline. Vous nous gâterez.

(A suivre).

G. Héritier.

Un domestique bien stylé. — Neuf heures du matin.

— Comment ? vous deviez me réveiller à cinq heures ! qu'est-ce que vous attendiez ?

— J'attendais que Monsieur me sonne !

**Royal Biograph.** — Pour son programme de cette semaine, la Direction du Royal Biograph s'est assurée la dernière création du célèbre artiste John Barrymore **Jim le Harponneur**, merveilleux film maritime artistique et dramatique en 5 parties. A la partie comme mentionnons **Le Cycliste Cyclone**, 20 minutes de fou-frire avec le désopilant comique Pieratt. A chaque représentation, Le Ciné-Journal Suisse avec ses actualités mondiales et du pays. Tous les jours, matinée à 3 h., soirée à 8 h. 30 ; dimanche 27, deux matinées à 2 h. 30 et 4 h. 30.

**Théâtre Lumen.** — Ce sera bien certainement, dans les annales du cinéma, le plus grand événement que la présentation de **Faust**, merveilleuse réalisation cinématographique du chef-d'œuvre immortel de Goethe, dont la puissance à l'écran atteint son maximum d'intensité. Les interprètes de **Faust** sont tous à la hauteur de la tâche gigantesque qui leur est confiée. Le plus célèbre des tragédiens de l'art muet, Emile Jennings, joué le rôle de Méphisto ; à ses côtés, on admirera Mlle Camille Horn, une Marguerite qui a pour elle jeunesse et beauté ; M. Gösta Ekman, un séduisant Faust, et Mme Yvette Guilbert, l'artiste française bien connue, dans le rôle de dame Marthe. Les plus belles pages de la partition de Gounod seront jouées par l'orchestre renforcée du Théâtre Lumen, sous la direction de M. Ernest Wuilleumier.

Pour la rédaction : J. MONNET  
J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

#### Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

#### Garçon !

##### Un Cordial Vaudois

à base d'œufs frais et crème

Lattion Frères, Fabricants, Lausanne

#### HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

##### W. Margot & Cie

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

Voulez-vous de bonnes GRAINES portagères, fourragères ou de fleurs ?

Adressez-vous à la maison

#### Michel GLOOR, Grainier

Avenue de Beauieu 5, vers place Chauderon, Lausanne

#### CAISSE POPULAIRE D'ÉPARGNE et de CRÉDIT

Lausanne, rue Centrale 4

##### CAISSE D'ÉPARGNE 4 1/2 %

Dépôts en comptes-courants et à terme de 3 % à 5 %

Toutes opérations de banque

Chapellerie. Chemiserie.  
Confection pour ouvriers.  
Bonneterie. Casquettes.  
Place du Tunnel 2 et 3. LAUSANNE

#### Bitter Diablerets

Apéritif sain

#### VERMOUTH CINZANO

Un Vermouth, c'est quelconque,  
un Cinzano c'est bien plus sûr.

P. Pouillot, agent général, LAUSANNE

Demandez un

**Centherbes Crespi**  
l'apéritif par excellence.